

Maquis'Arts en co-réalisation avec le théâtre de l'épée de Bois présente

Mon cœur caresse un espoir

Création et mise en scène Valérie Antonijevich

Chorégraphies Yano Iatridès

D'après les archives de l'occupation et « Déposition »
- Journal de guerre 1940-1944 de Léon Werth

Sous le haut patronage de François Marcot, historien, spécialiste de la Résistance

DU 30 MARS AU 25 AVRIL 2010

Théâtre de l'Épée de Bois – Cartoucherie – 75012 Paris

Du mardi au samedi à 21h – le dimanche à 16h

Deux représentations supplémentaires les samedis 17 et 24 avril à 16h

CHARGÉE DE DIFFUSION : Gaëlle About / 06 07 48 68 43 / gaelleabout3@gmail.com



Mon cœur caresse un espoir

Création Valérie Antonijevich

Conception, mise en scène, scénographie **Valérie Antonijevich**

Chorégraphies **Yano Iatridès**

Création lumières **Stéphane Vérité**

Création sonore **Benjamin Chevillard**

Décors **Eric Pirat / Jean-Pierre Vuidepot**

Assistante mise en scène **Charlotte Rey**

Avec **Yves Buchin, Jeanne-Marie Garcia, Frédéric Jeannot, Nadja Warasteh, Toma Roch**

Voix **Léon Werth** **Aristide Legrand**

Avec le soutien de

- **DMDTS, Ministère de la Culture**
- **ADAMI**
- **Ministère de la Défense, Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives**
- **Conseil régional de Franche-Comté**
- **Conseil général du Jura**
- **Direction des Affaires Culturelles d'Aubervilliers**

En partenariat avec **Les Editions Viviane Hamy**
La Ligue des Droits de l'Homme

Remerciements particuliers à : l'Amicale du 1^{er} Bataillon du Jura - l'Association des Anciens FFI de Salins les Bains - l'Amicale FTP Pierre Semard - l'association DPLV - l'Association les Amis de la Résistance et de la Déportation - l'école d'art dramatique Le Cours - l'OMJA (Office Municipal de la Jeunesse d'Aubervilliers) - l'Espace Icare

Ce texte a obtenu l'aide à l'écriture du Ministère de la culture et de la communication (DMDTS)

Théâtre de l'Epée de Bois / Cartoucherie - 75012 Paris

Du 30 mars au 25 avril 2010. Du mardi au samedi à 21h - le dimanche à 16h.

Deux représentations supplémentaires les samedis 17 et 24 avril à 16h

Chargée de diffusion. Gaëlle About, 06 07 48 68 43 / gaelleabout3@gmail.com

En 1940, abasourdie puis docile, souvent aveuglée par la puissance de l'occupant, la population se soumet au pouvoir d'une autorité. Parce que, comme ils disent : « *Qu'est-ce qu'on peut faire ?* »...

Plongeon dans les années d'occupation. Une loupe posée sur les individus. Confrontés à ce que la guerre révèle d'eux-mêmes, d'humain et d'inhumain ; sources sourdes, inconnues jusqu'alors où ils puisent le meilleur comme le pire. Les êtres vacillent entre aliénation et liberté, peurs et courages, individualité et solidarité. La guerre est le **catalyseur tragique** des comportements humains.

*Mon cœur caresse un espoir** ou des histoires de gens ordinaires ; morceaux déchirés de vies prises dans l'étau de la dictature et de l'occupation.

Ceux qui ont résisté. Ceux qui ont collaboré. Et l'immense majorité qui a attendu.

Chacun, au quotidien, construit le monde.

Sommaire

- P 4. A l'origine de la création
La mémoire réorientée vers le présent prend tout son sens / Note d'intentions
- P 4. Travail d'une matière vivante
Immersion dans les années d'occupation / L'écriture / La narration
- P 5/6. L'individu face à lui-même
Une question de choix ? / La mise en scène
 - L'insondable quelque part au plus profond de soi
 - Des passeurs de mémoire
 - Exprimer l'indicible avec le corps
 - La lumière structure l'espace
 - Le silence oppressant de la solitude
 - Fragments
 - Rudesse et fragilité
- P 6. Léon Werth
- P 7. L'équipe artistique
- P 8. Autour de *Mon cœur caresse un espoir*

****Mon cœur caresse un espoir et nous partons plein d'ivresse*** est l'un des messages codés envoyés par Radio Londres annonçant le débarquement en Normandie. Ainsi, dans un XXe siècle meurtri, s'est créé l'élan d'hommes et de femmes pour la quête idéale d'un monde fraternel.

A l'origine de la création

La mémoire réorientée vers le présent prend tout son sens

Note d'intentions de Valérie Antonijevich

A l'origine, deux photos découvertes en feuilletant le Progrès de Lyon en 2005, année du 60e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

La première exhibe une jeune femme de 20 ans incarcérée dans un camp de travail en Allemagne pour acte de résistance. J'apprends qu'elle sera décapitée peu après pour avoir poursuivi le sabotage sur la chaîne de production.

Sur la seconde photo, la même femme que l'on reconnaît à peine. Le regard est volontaire, elle a un petit air de Louise Brooks. Elle semble avoir toute la vie devant elle. Brutal retour en arrière avant la guerre.

Son regard semblait se poser sur moi. Il me renvoyait au désenchantement de notre monde actuel, à son apathie ; à nos existences **monopolisées par l'avoir et non pas par l'être**. Cette rencontre a été le début d'un long cheminement à travers les années d'occupation. Un jour, en sortant du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, j'ai éprouvé une sensation inattendue... d'appartenance au monde. Des lettres d'adieu de résistants condamnés à mort, émanaient une force vive, une foi inaliénable en l'Humanité. Mais le sentiment de trahison devenu alors plus ardent persiste encore aujourd'hui.

« On a plus facilement mal à sa peau qu'à l'univers » écrit Léon Werth.

Plus de 60 ans plus tard, le chemin semble tout tracé. Mais dans le monde actuel, quelle est notre **responsabilité personnelle** si ce n'est à générer, du moins à cautionner implicitement ce qui se passe autour de nous ? **Le spectacle interroge l'attente** ; une attente qui induit la complaisance, la résignation, l'approbation muette, la complicité et par conséquent une collaboration tacite.

N'avons-nous pas besoin de nous souvenir que la détermination a valeur de force et qu'il y a un sens, un chemin commun à trouver à l'ensemble de l'humanité et que le centre de soi est sans doute l'autre ?

L'action concrète, à partir de soi, autour de soi, engage dans la réalisation d'un idéal humain. Elle porte en elle la puissance d'exister.

Valérie Antonijevich

Travail de matières vivantes

Immersion dans les années d'occupation

Valérie Antonijevich découvre le **témoignage** juste et poignant de **Léon Werth** dans son journal de guerre *Déposition – journal de guerre 1940-1944**. Conscient, avant la guerre, du danger qui menaçait les Juifs, Léon Werth est obligé de se réfugier dans sa maison de campagne du Jura, en zone sud, « à l'abri » ou presque. Ce brillant intellectuel, ami d'Antoine de Saint-Exupéry, trompe sa tristesse en tenant son journal. Dans un isolement presque complet, il écrit un des témoignages les plus lucides sur ses concitoyens, une analyse politique et philosophique étonnante sur l'époque et sur Vichy dont il hume dès le début les relents fascistes.

Valérie Antonijevich explore alors le quotidien des années noires en se plongeant dans des centaines de documents d'**archives** (lettres, journaux de guerre, rapports administratifs, documents secrets de la résistance). Ces témoignages directs des événements, vecteurs de l'histoire, ne permettent ni jugement, ni complaisance, ni angélisme et surtout aucune censure. **L'occupation est démythifiée**, on entre **dans l'intimité des individus**. Les détails de la vie quotidienne, les contradictions des esprits, la complexité des mentalités révèlent **la topologie d'une société en pleine décomposition** ; le poids des secrets obligés et des non-dits portent à la suspicion, ce à quoi s'ajoutent la violence des rapports sociaux et une parole troublante de l'Etat.

L'écriture des scènes, symptomatiques de la déchirure de la population française, s'est centrée sur le récit de l'occupation par des fragments de vie, de l'éphémère qui construit **ce temps hors du temps**.

* Editions Viviane Hamy

L'individu face à lui-même...

... Une question de choix ? / La mise en scène

L'insondable, quelque part au plus profond de soi

Mon cœur caresse un espoir se déroule dans un lieu étrange, celui de la mémoire.

Ce n'est pas un grenier qui laisse visiter sa malle aux souvenirs. Mais plutôt une sorte d'entrepôt où sont conservés pêle-mêle des objets, des vêtements, des photos, des lettres... étiquetés comme des pièces à conviction et qui portent en eux la trace tangible d'existences disparues. Ils sont abandonnés sur des étagères métalliques qui bordent cet endroit austère, froid, silencieux.

Les comédiens se saisissent de ces dépouilles et **font revivre**, par bribes, **des Figures** (ce ne sont pas des personnages, au sens théâtral du terme) **du passé**.

Des espaces s'entrouvrent. Le spectacle se construit ainsi. Par surgissements, télescopages, changements d'espaces, de rythmes...

Le plateau est vide, pour souligner l'éphémère et la fragilité de l'humain, pour renforcer le sentiment d'isolement, de solitude.

On ne plante pas le décor, on ne dit rien du lieu, ou à peine, une cuisine, une gare. On ne dit rien non plus des Figures. On les croise, à la dérive ; on les devine au détour d'une phrase ou d'un silence pour les perdre à nouveau dans la nuit.

La violence physique (Gestapo, tortures, exécutions...) n'est pas montrée, à revers de la surenchère d'images de notre époque. La violence est traitée dans un renvoi incessant entre l'individu et le monde extérieur. L'extérieur oppressant, la menace diffuse, le danger imminent sont là, suggérés par les lumières, le son. La précision du jeu par le mot et par le corps sous-tend une violence intérieure latente. Les corps des acteurs se crispent jusqu'au bord de l'intenable, ils sont toujours au bord de l'explosion attendue, espérée comme une libération mais lorsque "ça" arrive à son paroxysme, "ça" n'explose pas, "ça" ne se libère pas. Cette tension du jeu crée l'abîme de la violence.

Des passeurs de mémoire

Les comédiens se vêtent au début du spectacle : si le texte plonge dans les années d'occupation, l'habillement affirme d'emblée que la mise en scène met à distance la reconstitution historique et exclut tout naturalisme.

Une base évolutive de costumes est constituée par Raphaële Sinaï pour les 85 Figures du spectacle dans des matériaux évoquant la patine d'une vie rude (gros lainages, toiles épaisses, tissus rêches...) et dans une palette de gris/noir qui éclaire les visages et les mains et fait ressortir la sensualité et la fragilité de la peau. Dans cette austérité, les détails prennent alors une importance démesurée et portent en eux le symbole manifeste d'une situation globale.

Exprimer l'indicible avec le corps

Dans ce jeu de va et vient entre intérieur et extérieur, se dessinent les expressions contradictoires des corps qui par leur énergie, leurs mouvements, leur placement, leur rythme, leur rapport aux autres, racontent, dissimulent, trahissent l'individu.

Le ressenti des corps émerge de tous les témoignages, il s'exprime en filigrane.

Les événements inscrivent dans les corps des traces visibles et invisibles. On est au-delà du sentiment, au-delà du verbe.

Yano Iatridès, chorégraphe, génère chez les acteurs des situations physiques qui impliquent très vite des situations dramatiques. Ces "états" de corps sont concrets et non psychologiques, c'est par exemple la dérision de petits gestes répétés jusqu'à l'absurde, jusqu'au tragique. Ce travail permet de **dévoiler l'inexprimable ainsi que l'insondable** : tortures, indifférence, dénonciation, courage...

La lumière structure l'espace

L'espace scénique est un monde gris, métallique, signe d'un système totalitaire qui ne fait pas de place à l'individu, obscurci d'un brouillard ... ambiguïté de la France occupée et de la **confusion des esprits**, opacité de l'avenir.

L'espace se contracte, se resserre jusqu'à l'étranglement. L'espace de jeu est modulable instantanément, par le mouvement des comédiens qui interviennent dans les lieux déterminés par la lumière.

Un **écran** traverse le fond du plateau. Il est constitué de lamelles translucides qui permettent le passage vers un ailleurs inconnu. Derrière cet écran, la chorégraphe Yano Iatridès crée avec les comédiens des décompositions de mouvements, les lumières jouent sur les transparences par la déformation des visages, des corps, l'altération de la perspective et suggèrent la disparition, la déportation, la torture... **ce que les gens ne veulent pas voir, devinent sans regarder, savent sans savoir**. Le changement d'éclairage de l'écran permet de faire tomber un voile sur cet ailleurs, les lumières donnent alors l'impression d'un ciel gris et bas et ankylosent les gens dans **un temps figé, interminable**... Enfin, parfois, s'inscrivent sur l'écran devenu marbre, au rythme d'une machine à écrire, en noir sur blanc, **les mots terribles de "Vichy"** qui pousse toujours plus avant la collaboration.

Le silence oppressant de la solitude

Le son porte dans la mémoire de chacun une charge émotive puissante, indélébile ; il y est comme gravé et son évocation seule fait ressurgir des émotions passées.

C'est le sens de la création sonore de Benjamin Chevillard. Les sons (musique, voix, sons quotidiens...) sont détournés et agencés afin de créer des sensations organiques difficilement définissables chez le spectateur (malaise, peur, **perte de repères**, désespoir, attente, **sensation d'anéantissement**...). "Ça lui passe à travers" La polyphonie et la polysémie spatialisent le son et jouent sur des mouvements sonores pour immerger le spectateur dans d'autres phénomènes sensoriels. Il s'agit de **faire entendre l'inaudible**, "le cri d'un silence inouï".

Léon Werth

Né en 1878 à Remiremont dans les Vosges, Léon Werth est un élève brillant, grand prix de philosophie au concours général et étudiant en hypokhâgne au lycée Henri IV. Il devient chroniqueur, écrivain, critique d'art. Proche d'Octave Mirbeau, il est anticlérical, antibourgeois et libertaire.

Son roman, ***La Maison Blanche***, manque de peu le Goncourt en 1913.

La Première Guerre Mondiale, dont il revient au bout de 15 mois après une blessure, en fait un pacifiste convaincu. Il écrit ***Clavel Soldat***, un roman violemment anti-guerre qui fait scandale en 1919.

Entre les deux guerres, Il dénonce le colonialisme dans ***Cochinchine*** et s'élève contre le stalinisme qui, pour lui, est une imposture. Il critique aussi les débuts du nazisme.

Son ami Antoine de Saint-Exupéry lui dédie ***Le Petit Prince***.

Léon Werth meurt le 13 décembre 1955 à Paris.

« Ne serais-je qu'un chercheur de perles pour almanachs ou journaux humoristiques ? Mais tout se lie, tout se tient. Avec un fragment d'os, Cuvier reconstruisait un mégathérium. Avec une phrase se reconstruisent un folliculaire et son milieu. » Léon Werth

Valérie Antonijevich - Mise en scène

Le parcours de **Valérie Antonijevich** est égrainé de spectacles qu'elle construit à partir de textes non théâtraux (*Vanves 1914-1918*, *Je persiste et signe, je m'appelle Jacques Brel*,...) Elle est également engagée dans l'écriture contemporaine en prise avec notre temps, elle crée entre autre *Aztèques* de Michel Azama, *Qui est le véritable inspecteur Hound* de Tom Stoppard, *Nuits d'amour éphémère* de Paloma Pedrero.

Lumières - Scénographie

Après de nombreuses créations artistiques, **STEPHANE VERITE** signe dernièrement la scénographie, les images et la lumière du *Roi penché* chorégraphié par Carolyn Carlson. En 1992, sa rencontre avec Carlotta Ikeda, sur le spectacle *Le langage du Sphinx* est la première marche d'une longue collaboration artistique. Il a conçu la scénographie et les images de son spectacle *Zatoichi* pour l'Opéra de Bordeaux.

YVES BUCHIN

A joué dernièrement dans *Mauvaise journée demain* d'après Dorothy Parker et *Mademoiselle Chambon*, d'après Eric Holder, spectacles mis en scène par Alain Prioul et dans *Music Hall* de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Sophie Gazel. Au cinéma il est à l'affiche du dernier film de Robert Guédiguian, *L'armée du crime*.

ARISTIDE LEGRAND

a interprété de nombreux spectacles aux côtés d'Alain Maratrat, collaborateur de Peter Brook, "L'amour des trois oranges" de Prokofiev, "Zarzelas", "Falstaff" de Salieri... Il a également joué dans "Oedipe Roi" de Sophocle, mise en scène Rosemary Fournier, "Berlin, ton danseur est la mort", d'Enzo Cormann, mise en scène Eric Louvriot, "Caligula" d'Albert Camus, mise en scène Charles Berling. Il a joué dernièrement avec Emmanuelle Laborit "Pour un oui ou pour un non" de Nathalie Sarraute, mise en scène Philippe Carbonneaux.

NADJA WARASTEH

joue dans des pièces du répertoire classique et moderne, *Le Songe d'une Nuit d'Été* mise en scène Ruth Handlen, *Pit Bull* de Lionel Spycher mise en scène par Sélim Alik, *Papa, Maman, Chérie* de Franz Bartelt mise en scène par Alain Igonet ou encore *L'histoire des Ours Panda racontée par un Saxophoniste* de Matéi Visniec mise en scène par Miguel Borrás.

Chorégraphie

YANO IATRIDES est chorégraphe pour le Groupe Ecarlate avec qui elle crée de 1997 à 2008 une dizaine de spectacles : (*Rigole t'es mort*, *Les p'tites humeurs*, *Encre fraîche*, *Coup(s) de foudre*...) Elle travaille aussi en collaboration avec des metteurs en scène : Stuart Seide, Nathalie Akoun, Christian François, Marc Lesage... et signe une longue collaboration avec Paul Desveaux.

Son

BENJAMIN CHEVILLARD s'intéresse à la collecte sonore et musicale, au collage, échantillonnage et à la synthèse analogique. Ses compositions se constituent de fragments sonores du siècle passé ; un inventaire à la Prévert de bruits, musiques et paroles qui revisite l'histoire de la musique à l'âge de sa reproduction mécanique. Il crée le son de *La légende de la fontaine Gaïa*, du *Cirque intérieur* de Tankrède avec le guitariste de jazz David Rachedi

Les Comédiens

JEANNE-MARIE GARCIA,

a suivi une formation au Conservatoire National de région de Bordeaux et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Elle a travaillé, entre autres, sous la direction de Gérard Laurent, Vivianne Théophilidès, Jean-Claude Amyl, Brigitte Jacques, Pierre Vial, Laurent Laffargue, Madeleine Marion, Michel Allemandou, Alain Paris, Jacques Albert-Canques, Valda Campos, Régine Achille Fould

TOMA ROCHE

slame et improvise dans des prestations notamment au Théâtre du Rond Point, au Studio de l'Hermitage, à la Bellevineuse. Il travaille en tant que slameur pour Casterman avec Fred Bernard. Il entre en 2006 dans la troupe "Improfond" de Michel Lopez. Il a joué dernièrement dans *A quoi pensent les agneaux?* de et mis en scène par Pio Marmai et *Gertrude* de Howard Barker, mise en scène par Gunther Leschnik.

FRÉDÉRIC JEANNOT

a joué au théâtre des pièces de Büchner, Xavier Durringer, Shakespeare, John Ford, Nick Ward, Tennessee Williams, Musset. Dernièrement, il joue dans *Les Bas-fonds* de Maxime Gorki, mis en scène par Lucile Cocito au théâtre du Soleil et dans *Les précieuses ridicules* de Molière mis en scène par Sylvain Ledda.

Autour de Mon cœur caresse un espoir

Conférences à l'Épée de Bois / En partenariat avec les Ed. Viviane Hamy

Les conférences sont animées par l'historien et journaliste **Gilles Heuré***, en présence de Viviane Hamy.

> Samedi 10 avril 2010 à 19 heures

Léon Werth, un intellectuel engagé. La montée du fascisme, l'occupation

> Dimanche 11 avril 2010 à 14 heures

Léon Werth, l'âme au corps. Le procès Pétain et l'après guerre

Lectures d'après « Déposition » de Léon Werth

L'occupation croquée par Werth dans des lectures ayant pour thème « **Portraits et autoportraits** »

> A la médiathèque Picpus – 70 rue de Picpus Paris 12e > **Samedi 20 mars à 16h**

> A la bibliothèque Marguerite Audoux - 10 rue Portefoin Paris 3e > **Samedi 10 avril à 16h**

A la rencontre de Léon Werth

> Présentation de l'ensemble de l'œuvre de Léon Werth **du 13 mars au 3 avril** à la médiathèque Picpus

> Discussion entre Viviane Hamy et Gilles Heuré à la médiathèque de Vincennes – 98 rue de Fontenay > **Samedi 3 avril à 16h**

Brunch littéraire / Café d'écriture avec Eric Hazan* à l'Épée de Bois

> Dimanche 18 avril 2010 de 12h et 15h

Le public est invité à écrire à partir de textes non littéraires (discours, textes de lois...). La forme est libre (poème, manifeste, dialogue, nouvelle...). Prendre les mots pour faire entendre leur sens, s'emparer du langage et lui rendre son humanité. Les écrits sont mis en paroles et en corps par l'équipe artistique.

« L'exil » d'après Hanokh Levin

> Dimanche 25 avril 2010 à 16h (avant la représentation)

Quinze jeunes filles et garçons d'Aubervilliers jouent leur spectacle en lever de rideau de « Mon cœur caresse un espoir ». « L'exil » écrit et dirigé par Valérie Antonijevich lors d'un atelier théâtral a été créé au théâtre de la Communes en 2009.

*Gilles Heuré est grand reporter à *Télérama* et chargé de cours à Paris IV. En 2006, il publie aux Éditions Viviane Hamy un essai biographique autour de Léon Werth (*L'Insoumis, Léon Werth 1878-1955*). *L'Homme de cinq heures* est son premier roman.

*Eric Hazan fonde La Fabrique éditions en 1998. Il est, entre autres, l'auteur de *LQR, la propagande du quotidien*, de *L'invention de Paris*, de *Notes sur l'occupation : Naplouse, Kalkilyia, Hébron*.